

ni la peinture d'action américaine depuis Pollock, ne sont réductibles à ce que l'on a su de tout temps sur la poésie, sur la politique, sur la peinture ou sur l'homme. A ce niveau le contenu de la modernité n'est pas réductible à l'ennui stéréotypé de l'ère du consommateur : « Transformation de soi et transformation des autres, voilà le but révolutionnaire de notre siècle, que ce soit en peinture, en psychiatrie, ou en politique pratique. » (p. 10.) A ce niveau le nouveau n'est pas tradition, avec tous les ridicules que cela comporte, mais véritablement révolution.

Ces transformations ne peuvent évidemment, selon Rosenberg, s'accomplir sans difficultés, sans heurts, ni sans nostalgie. Et tous nos dénonciateurs des temps modernes sont profondément réactionnaires, qui exploitent « une large vague de doute et de regret » et geignent sur « l'homme privé de son patrimoine », au lieu de s'intéresser aux découvertes réelles de notre temps. Et Rosenberg, aux yeux de qui la modération est tout sauf une vertu, de parler de « mystificateurs professionnels » et de « critique en toc ».

C'est à propos des « intellectuels de la culture de masse » qu'il emploie cette expression. Mais c'est une même attitude qu'à son tour il dénonce, sous mille visages. Contre la peinture moderne, par exemple, elle se déclare « humaniste » et s'en prend au « formalisme » de l'art contemporain, son peu de souci de la communication et des valeurs sociales. Et lorsqu'il s'agit de la société dans son ensemble, sous couvert de s'attaquer à l'homme de l'organisation, c'est à l'individu qu'elle refuse toute place dans le monde moderne. Humanistes académiques, sociologues de l'aliénation, intellectuels de la culture de masse, et tant d'autres dénonciateurs du monde moderne, se rejoignent dans la mesure où les uns et les autres se détournent de ce qu'il y a en lui d'authentiquement nouveau, pour se pencher sur ce qu'il contient de plus banal, comme ce toc, « art quotidien de notre temps », mais rien de plus, qu'ils confondent avec le moderne alors que ce n'est que la poussière de « vieilleries poétiques » (dit Rosenberg, citant Rimbaud), qui le recouvre. Certains déclarent aimer le toc ; d'autres, plus nombreux, le réprouvent ; mais tous, intellectuellement parlant, en vivent ; et, à cet égard au moins, ne se distinguent en aucune manière de la classe montante des vulgarisateurs, même s'ils affirment la haïr.

L'un des nombreux thèmes de réflexion que nous apporte *La tradition du nouveau* nous paraît concerner une étude approfondie de la culture de masse.

Tout se passe aujourd'hui comme si la culture de masse exerçait une sorte de fascination sur les intellectuels et même les artistes. Après les sociologues, des peintres ou des écrivains l'adoptent aujourd'hui comme objet, bien que souvent sans la nommer. Attitude très ambiguë : la volonté de compréhension est souvent doublée, ou dominée, par une sorte